

## Le Refus

### *Avertissement*

Le récit qui suit porte des événements à la connaissance du lecteur que la Justice a trop longtemps ignorés. Craignant que celle-ci ne se saisisse pas de l'affaire, ou qu'elle rende un verdict inapproprié, nous avons délibérément livré l'histoire telle qu'elle nous est parvenue. En agissant de la sorte, il nous a en effet semblé qu'elle aurait une résonance plus importante.

Toutefois, afin de ne pas entraver le travail des juges, nous avons pris le parti de masquer tous les indices permettant d'identifier le réel (noms de personne, dates et lieux, ...). Sans véritable réponse de leur part, nous ne manquerons pas de livrer l'identité du corbeau à la vindicte littéraire.

D'après les conclusions de notre enquête, et en fonction des recoupements réalisés, il apparaît que cet auteur, jusqu'alors anonyme, sans doute en cavale, a trop longtemps sévi. Toutes ciblées dans le cercle fermé de l'édition, ses victimes, harcelées, terrorisées, se comptent par dizaines. L'affaire n'aurait pas été si grave s'il n'y eut la disparition inquiétante de l'un de nos confrères dont nous restons, encore aujourd'hui, sans nouvelle.

Sans indice ni preuve, nous nous sommes trop longuement basés sur l'unique témoignage dont nous disposons : celui de son auteur sadique, le seul qui passe pour véridique. Comme pour jouer avec nos nerfs, il nous le livrait, encore il y a peu, par épisodes et voie postale. Brutalement, les envois ont finalement cessé ; leur expéditeur semble avoir décidé de se taire. Nous pensons que ce n'est pas sans raison. Ses écrits l'ont trahi. Il l'a sans doute senti. Nos investigations nous ont permis de l'identifier, de le cerner et l'approcher. Son silence est celui d'une bête traquée. À moins que ce tortionnaire ne soit mort et enterré.

Ce que nous prenions pour une fiction, pour un mauvais feuilleton, se révèle être une effroyable réalité. Désespérés, nous sommes en attente d'un dénouement qui tarde à venir. Nous le pressentons tragique. C'est un couperet qui ne veut pas tomber. Et nous le savons déjà ensanglanté.

Pour finir, dans le but de préciser nos propos, nous rappelons ici que toute ressemblance avec des personnes ou des événements existants ou ayant existé est purement volontaire.

Éditions \*\* \*\*\*

\*, boulevard \*\*\*\*

\*\*\*\* \*\*

F\*\* \*\*†\*\*

\*, rue des \*\*\*

\*\*\* \*\*

Objet : Retour critique sur le texte soumis

Madame, Monsieur,

Qui que vous soyez, caché derrière ce nom qui, nous l'espérons, ne peut être qu'un mauvais pseudonyme.

À nouveau, nous accusons réception de votre texte, intitulé *Le Refus*.

Le bien nommé connaît la destinée que ses prédécesseurs ont partagée; il reçoit toujours la même réponse : celle que nous avons formulée les six fois précédentes. Cette septième copie sera jetée dans nos poubelles ; elle y accompagnera ses sœurs aînées, mortes-nées, puisque sans réelle valeur.

En n'y intégrant aucune correction, sur le fond comme sur la forme, vous n'avez pas daigné prendre en considération nos remarques et suggestions. À ce titre, même si nous doutons que vous le compreniez un jour, notre avis n'a pas changé.

Les lettres de menaces, accompagnant votre production, expriment une violence grandissante. Face à nos rejets réitérés, rien ne semble la juguler : ni notre courtoisie, ni notre fermeté. Soyez donc certain que c'est la Justice, une fois saisie, qui prendra notre relai. Nul ne peut nous intimider. Fidèles à nos convictions et notre ligne éditoriale, vous ne parviendrez pas à nous faire fléchir. Votre courrier ne manquera pas de justifier la plainte que nous allons déposer.

Pour rappel, puisque votre mémoire semble présenter autant de défaillances que celles de votre écriture, nous vous détaillons ici les raisons de notre rejet :

Le texte ne contient aucune bonne idée.

Le style ampoulé n'évite pas les formulations clichées. Par vos figures de style trop nombreuses, trop lourdes, vous tentez de vous montrer original. Vous y parvenez, mais de la plus mauvaise des façons.

Votre démarche ne cache en rien vos lacunes et cette évidence : la trame simpliste du récit est vide de sens ; elle décrit des événements qui se suivent et se répètent, sans étonnement. Elle ne porte aucune tension dramatique.

Pour résumer, dans son ensemble, votre nouvelle est dénuée d'intérêt.

Il est probablement inutile de vous le rappeler. Mais la courtoisie qui est la nôtre nous impose de l'indiquer : nous ne donnerons aucune suite à vos prochains envois.

Notre patience atteint aujourd'hui des limites que notre politesse ne connaît pas. Aussi, nous vous prions, malgré tout, de croire en nos cordiales salutations et vous remercions pour l'intérêt porté pour nos publications.

Au plaisir, donc, de ne jamais vous relire.

Adieu.

\*\*\*, le \*/\*\*

Jules V\*\*\*\*\*

Directeur de collection

Membre du Comité de Lecture

Fermeté et précision. Jules relit sa lettre et exprime sa satisfaction. Elle contient ce qu'il veut transmettre. S'y dégage sa force de persuasion. Il étale des arguments, se base sur des faits précis et développe surtout sur un certain sens de l'ironie. Dans ses réponses, il estime qu'il fait généralement preuve de bienveillance et de retenue. Il se censure volontairement, de peur de blesser trop profondément l'orgueil de ses destinataires. Ce qu'il ignore, c'est qu'il a pour habitude de rater systématiquement son but.

Toutefois, la question ne se pose pas ici. Jules a pris soin de s'armer de la plume la plus acérée. Cet écrivain l'a provoqué. Il lui donne l'occasion d'abandonner momentanément son sens moral. D'une certaine façon, il le remercie presque de lui fournir cet alibi. Selon lui, trop rares sont les circonstances où il peut se permettre de se conduire comme un goujat. Il se surprend à ressentir un malin plaisir à émettre les critiques les plus acerbes. Il sait l'auteur trop stupide pour s'en rendre compte mais il pousse le vice jusqu'à copier son style, mauvais et ronflant. Ayant terminé de rédiger sa lettre, il la relit plusieurs fois avant de s'interrompre. Il s'emporte contre lui-même, estimant donner trop de son précieux temps à un auteur qui n'en mérite pas tant. Il la glisse dans son enveloppe, la cache et la pose avec les autres, sur le bureau de son assistante. Dans cette pièce voisine, les rideaux de velours sont tirés. Il y fait déjà très sombre. Elle est déjà partie. Il ne s'en est pas rendu compte.

Ce maudit F\*\* \*\*t\*\* a focalisé toute son attention. Il lui a fait rater un souper chaud, celui que dépose la concierge sur le palier. Il reste bloqué ici, ayant manqué le dernier métro. Il soupire, se sert un verre de whisky et s'affale dans son fauteuil. Cela fait des années que plus personne ne l'attend chez lui. Il dormira sur place. Il en a la triste habitude.

Il est déjà minuit passé.

Durant cette nuit, comme les précédentes, Jules passe en revue les identités, vraies ou fausses, de ceux qui ne cessent de le hanter. Dans son fauteuil de juge, le doute l'assaille : lorsqu'il pense à ses verdicts rendus, il n'y voit qu'une liste de suppliciés. Elle constitue son tableau de chasse. À la recherche d'un sommeil fugitif, son esprit le fait vagabonder. Il en vient à se questionner :

« Suis-je toujours lucide dans mes jugements ? Ne sont-ils pas pollués par mes sentiments ? J'ai souvent éprouvé de la jalousie envers ces écrivains ; ils me transmettent des pages porteuses d'espoirs et de vie dont mon métier a su me priver. Ils vivent leur passion. Ils sont acteurs, vivants, tandis que je reste spectateur, inerte. Le constat est amer ; il demeure toujours le même. Ils ont fait un pas que je n'ai pas osé franchir. Le temps passe, et je reste figé là... »

Suis-je légitime dans le rôle que j'assume ? Ai-je raison de fixer des limites au talent d'un auteur qui nous sollicite ? Ne suis-je pas déjà passé à côté de l'œuvre d'un génie mal compris ? Mes mots n'ont-ils finalement pas brisé quelques élans ? Ou un destin ? Les leurs ? Le mien... »

L'alcool et la nuit lui font réciter le même refrain. L'obscurité grandissante se veut rassurante ; elle est propice aux confessions. En pareils instants, la solitude reste une amie réconfortante : elle garde les secrets qu'on lui révèle et jamais ne nous trahit. Toutefois, si Jules se montrait plus méfiant, il se rendrait compte qu'elle est déjà partie.

Sans le savoir, il s'adresse à une autre oreille, tendue, invisible et malveillante. Il a une nouvelle compagnie. Voilà quelques soirs qu'un intrus se terre au même endroit. Et aux mêmes heures. Un œil l'espionne. Il ne l'entend pas encore mais résonne, comme un tambour, le cœur d'un criminel, caché derrière ces grands rideaux de velours.

Des fous, des originaux, dans le monde de l'édition, Jules en a déjà croisé. Par centaines. Par milliers. Il compte surtout les jours où il n'y a pas été confronté. Des années passées dans le métier l'ont poussé à admettre cette vérité : ils commettent des œuvres, poussés par les mêmes mobiles : la vengeance ou la vanité. Et en littérature, ces pêchés ne sont pas l'apanage des apprentis. Ils peuvent aussi ronger l'âme des plus grands maîtres, reconnus ou autoproclamés.

À ses dépens, il s'est infligé cette leçon lui-même, il y a longtemps. Comme à son habitude, Jules étudiait la pile de textes que le comité de lecture lui avait laissée. Par souci éthique, ce dernier avait masqué le nom de leurs auteurs. Car il est plus juste de considérer l'œuvre d'un anonyme. C'est la politique que l'on s'imposait dans le milieu. Quelques heures suffirent pour qu'il rende son verdict : toutes ces pages semblaient plus mauvaises que les autres ; l'encre rouge de son stylo furieux les avait martyrisées. Sans classe ni style, le texte n'était seulement rythmé par que les fautes d'orthographe, nombreuses, et les maladresses syntaxiques, honteuses. Son avis rédigé, il le transmet à son assistante. À la fin de sa journée, elle le mit sous pli, apposant sur l'enveloppe les coordonnées que le comité avait laissées. Le soir même, la lettre maudite était expédiée.

Les jours qui suivirent permirent d'identifier la victime malmenée. Arthur \* \*\* était un auteur en vogue que le monde, selon lui, tardait à reconnaître. Il avait frappé à la porte pour demander à parler à celui qui « se prend pour le nouveau pape de l'édition ». Il fut poliment éconduit. Les 120 kilos de Rémi, le livreur, l'avaient sans doute refroidi.

L'affaire aurait pu s'arrêter là. Mais la presse littéraire en eut vent ; elle s'en fit l'écho. Elle s'empara du fait divers. \* \*\* fut si furieux qu'il s'invita au bureau de la maison d'édition, armé d'un pistolet chargé. Des coups partirent mais ne trouvèrent jamais leur cible. Les forces de l'ordre, alertées, mirent rapidement la main sur l'auteur aviné. Finalement l'évènement fit si grand bruit qu'il fournit la meilleure publicité au livre le plus mal écrit durant la période concernée.

Ce genre de mésaventures n'est pas si rare. En animal blessé, l'écrivain meurtri veut souvent se montrer malin. Pour se venger, des auteurs connus et recalés par les éditeurs ont parfois l'habitude de livrer des extraits qui ne sont pas d'eux. Volontairement, ils n'en signalent pas leur réelle origine. Ils font croire qu'ils soumettent là leur modeste production. Une farce, un défi. Une tentative visant à démontrer

l'incompétence ou l'ignorance des membres du comité de lecture sollicité. Perfides, ils parient sur le fait que ces derniers ne reconnaîtraient pas les pages d'un génie publié ; ils en viendraient même à les refuser, ajoutant, encore et toujours, qu'elles ne dégagent aucun talent. Le choix du plagié n'est pas le plus simple. Il révèle la dimension de l'égo du mystificateur : il pense être aussi doué que celui qu'il a copié. Pour que le mauvais tour réussisse, il faut qu'il soit publié, mort, reconnu et presque oublié. C'est sur ces critères et sans se consulter que des plaisantins eurent la même idée. Depuis quelques temps, jamais l'œuvre de Lautréamont ne fut autant diffusée.

Jules n'en a toujours pas conscience. Mais le danger ne cesse de l'approcher. Comme une marée dangereuse qui n'a jamais connu de coefficient si important.

À chaque critique formulée sur l'œuvre de cet auteur dégénéré, d'étranges événements se sont produits. Ils se succèdent et gagnent en intensité. Mais, trop absorbé dans l'imagination des autres, Jules y pense, puis les oublie. La première fois, c'est une lettre d'insultes rédigée par F\*\* \*\*t\*\* qui lui fut envoyée. Rien de surprenant. Mais des excréments furent retrouvés dans la boîte aux lettres de l'entreprise ; un début d'incendie se déclara sur le palier. Depuis quelques jours, le malaise l'avait saisi : il se sentait suivi. Ce sentiment laissa la place à celui du deuil. C'est surtout la mort de sa concierge qui l'a affecté ; la seule qui la reliait aux mondes des hommes, par sa gentillesse et sa générosité. La pauvre vieille avait été retrouvée décédée chez elle. Probablement victime d'une attaque cardiaque. Son visage, ridé, s'était figé dans une expression terrible de peur et de douleurs.

Tout ça finit par le ronger et le fatiguer. Jules se surprend une dernière fois à penser à cette enveloppe qu'il a cachetée, un peu plus tôt dans la soirée. Sans s'en rendre compte, il sombre rapidement dans le sommeil.

Ce-dernier n'interrompt pas son obsession. Car curieusement, à son réveil, ses premières pensées se dirigent sur ce courrier. Il se lève pour le chercher. Mais constate son absence inexplicée. Il est sept heures du matin. Personne n'est encore arrivé. Nulle trace d'un éventuel passage de ses collègues. Portes et fenêtres semblent verrouillées. Il finit par douter de l'existence de cette missive. L'aurait-il finalement rêvée ?

À l'heure actuelle, Jules suspecte de malveillance les autres membres du comité de lecture. Il en demeure de plus en plus persuadé : ils aspirent à le rendre fou, à le pousser à la faute.

Des jaloux. Des envieux. Le patron a fait de Jules son favori. Le magnat de l'édition dirige son entreprise d'une main de fer. Mais à l'approche d'une retraite bien méritée, il a fendu l'armure, et a laissé son cœur s'exprimer :

« Je vois en Jules les traits du fils unique que j'ai perdu. Au-delà de la ressemblance physique, nous devons nous incliner devant les qualités dont il fait preuve dans le métier. Nous devons admettre son sens inné des affaires, du contact, la pertinence de ses choix, et sa connaissance certaine du domaine littéraire. Je viens de vous dessiner, à grands traits, le portrait idéal de celui que j'aimerais avoir pour héritier. C'est donc à Jules que j'ai décidé de léguer l'entreprise que j'ai créée. »

Le vieux surprit son monde, y compris le principal concerné.

Toast porté. Silence de mort. Applaudissements forcés.

À l'occasion d'une traditionnelle réunion visant à célébrer la nouvelle année et à annoncer les objectifs à tenir, Louis \*\*\*\*, se sachant mourant, officialisait ses vœux devant tous ses employés. Le ton et la teneur du discours n'avait laissé place à aucun doute : de gré ou de force, tous allaient être exaucés.

Interloqué, dans son mutisme, Jules n'en était pas moins heureux. Jusqu'à ce que s'enchaînent des événements curieux. Une réalité s'en dégageait. Elle révélait la rancœur de ses concurrents éconduits. Ils formaient un cercle, loin d'être réduit ; il réunissait tous ses collègues. Ils ne déclaraient rien mais agissaient comme ses ennemis.

Étrangement, les pages de F\*\* \*\*t\*\* sont apparues sur son bureau, le lendemain de sa promotion inattendue. Après en avoir pris connaissance, Jules demanda son avis à Charles, l'un des rares collègues qu'il estimait. Ce-dernier lui arracha des mains les premiers feuillets, en lut les premières phrases, et lui délivra, cinglant, son verdict final :

« La bonne blague... C'est si mauvais qu'on croirait que c'est de toi ! »

Il lui jeta les pages en plein visage. Le futur patron en était resté pantois. Il consigna l'incident dans un coin de sa tête. Le jour de sa prise de nouvelles fonctions, il se promettait déjà de prendre certaines dispositions.

Lorsqu'il reçut une deuxième fois le même texte, il le transmit à un autre de ses pairs. Sans réponse de sa part au bout d'un mois, il se permit de le relancer. Victor, l'intéressé, ne sait pas de quoi il parle. Celui-ci lui répond qu'il ne souvient pas d'une pareille œuvre.

« Tu as sans doute besoin de repos. Je t'assure que tu ne m'as rien confié de ce genre. Es-tu sûr de ne pas confondre ? »

Tout aurait pu en rester là. Mais la plaisanterie n'a pas cessé.

C'est ce que Jules va constater en ce vendredi \* janvier de l'année 19\*\*.

Il est harassé de sa semaine. Et la nuit, qu'il a passée, endormi dans le fauteuil de son bureau, n'a rien arrangé. L'aube se lève, les transports en commun n'ont pas encore repris leurs services. Las, dans la fraîcheur matinale, il rentre à pieds dans sa banlieue. Il s'en veut de n'en prendre conscience qu'aujourd'hui : Tous les ouvriers qui la peuplaient semblent l'avoir soudainement désertée. Trop absorbé par son travail, il prend enfin le temps de voir le monde qui l'entoure, sous la lumière naissante du jour. Quand il le traversait de nuit, pour rejoindre son office ou en repartir, il pensait parcourir un quartier naturellement endormi. Il n'avait pas vu que toutes ses habitations sont vides de vie. Toutes à vendre.

Il approche de sa maison. Il aperçoit au loin la silhouette de celui qu'il prend pour le facteur. D'après le circuit qu'elle emprunte, la forme semble en effet procéder à la distribution du courrier. En s'approchant, Jules distingue un peu mieux celui qu'il observe. Il croit l'avoir déjà vu. Il lui est familier. Porteur de ce qui pourrait être un uniforme trop grand et d'une casquette, l'individu peu à peu s'éloigne pour disparaître derrière les légères nappes de brume. Jules est surpris de voir un facteur aussi matinal. Saisi par le froid hivernal, il s'interrompt dans ses réflexions, pressé de rentrer pour profiter de la chaleur de son habitation.

Devant sa grille, trône sa boîte aux lettres. Recouverte de rouille et de rosée, elle détient les messages que Jules n'a pas relevés depuis des lustres. Il se sent soudainement envahi par une déferlante de peur et de fureur. Il découvre une dizaine d'enveloppes. Sur la moitié d'entre elles, figure cette maudite écriture... Le plaisantin se fait dangereux. Il signale qu'il connaît désormais l'adresse de sa victime. Et qu'il peut venir à tout moment l'y retrouver. L'affaire est donc bel et bien sérieuse. Impossible de savoir si le même expéditeur s'est chargé d'envoyer les autres missives. Face à ces-dernières, Jules se montre particulièrement perplexe: il y a là des courriers de refus qu'il avait déjà reçus, il y a longtemps. Dans sa jeunesse, il avait tenté sa chance auprès de plusieurs maisons d'édition en envoyant ses meilleures fictions. De toutes, il avait reçu les mêmes réponses négatives. Et aujourd'hui, dans une deuxième vague, ces courriers, du passé, reviennent.

Pris au piège, en proie à ces tortures, Jules refuse de céder à la panique et de souffrir à nouveau de ces blessures.

« Nous sommes navrés. Mais comme le signale l'affiche disposée à l'entrée, je vous rappelle que, depuis ce jour, notre établissement n'est plus ouvert au public. Je vous saurai gré de bien vouloir sortir. »

Malgré le panneau, Jules s'est introduit dans le bureau de Poste comme l'aurait fait un resquilleur. Il s'est courbé pour franchir le rideau de fer à moitié baissé et se glisser à l'intérieur. Il se retrouve face à face avec l'un des deux employés affairés sur place, le seul qui a levé le nez pour s'interrompre dans son travail. Malgré le rappel à l'ordre, Jules balbutie :

« Je sais. Je comprends mais...

Sur un ton plus sévère, l'employé s'empresse de l'interrompre :

— Nous procédons au dernier inventaire avant fermeture définitive. Les déménageurs viennent dès demain. »

Silence courtois mais pesant. Les deux hommes se taisent et se mesurent. Chacun attend que l'autre cède à ses exigences. Jules tente sa dernière chance. Il brise la glace et s'avance :

« J'ai bien conscience de la gêne que j'occasionne. Mais je reçois sans cesse des courriers curieux, anonymes et menaçants. Avant de déposer plainte auprès des forces de l'ordre, je désirais savoir si vous étiez en mesure de m'aider pour identifier leur lieu d'expédition. »

Jules attire là l'attention de son interlocuteur. Ce dernier glisse des yeux avides sur les enveloppes tendues. S'en saisissant, il feint de scruter le cachet apposé sous la lumière trop faible. Sans doute heureux d'avoir trouvé un intérêt à sa journée, il tourne le dos au visiteur et s'engouffre dans la porte voisine, après avoir maugréé entre ses dents un presque inaudible :

« Veuillez m'excuser quelques instants. »

Jules en reste bouche bée. Mais il espère que cette attitude est celle d'un homme qui va l'aider. Un pressentiment lui fait penser qu'il s'est isolé pour satisfaire sa curiosité en s'adonnant à la lecture. Interrompu dans cette réflexion cynique, du coin de l'œil, il ne peut s'empêcher d'observer le mur voisin sur lequel se projette l'ombre de l'autre travailleur. Là-bas, derrière, une étagère se vide progressivement ; elle laisse entrevoir son visage tendu. Rien ne le perturbe. Il ne trouble le silence qu'en produisant régulièrement des sons imperceptibles. L'intonation fait croire à de singulières incantations. Jules se retourne. Il a la curieuse sensation de reconnaître une attitude et des traits familiers.

Après avoir été quelques minutes figé dans ce malaise, Jules voit notre homme revenir. Il se plante devant lui, surpris, impatient. Il lui rend ses lettres d'un bras tremblant :

« Je viens de vérifier, par acquis de conscience. J'avoue ni rien comprendre... Je ne sais pas qui, ni comment est distribué votre courrier. Comme vous l'avez sans doute remarqué, votre quartier s'est vidé de ses habitants. Notre direction a remis en cause notre utilité. Nous avons donc été victimes de restrictions budgétaires...

— Je suis navré, mais je ne saisis pas ce que vous êtes en train de me dire.

— Ce que j'essaie de vous expliquer, mon bon Monsieur, c'est que la tournée desservant votre adresse n'est plus assurée. Et ce depuis plusieurs mois. Plus précisément, depuis que le collègue en charge de celle-ci a pris sa retraite. Il est étonnant que vous n'en ayez jamais eu connaissance. Nous avons pourtant procédé à une campagne massive d'informations pour aviser les concernés sur la nécessité de venir retirer leur courrier à notre bureau... Ce que je trouve très étrange, c'est que vous affirmiez avoir reçu ce courrier à votre domicile...

Jules ne l'entend plus. Son esprit s'est déjà perdu. À ses oreilles résonnent des propos qu'il veut ne pas comprendre. Il partage le sentiment du fonctionnaire qu'il laisse sous-entendre : il est devenu fou à lier. Pourtant, il repense à cette silhouette qu'il a aperçue ce matin. C'est bien cet être qui lui a livré ces satanés écrits ! Et il est certain de l'avoir croisé plusieurs fois, durant les semaines passées, à circuler dans le quartier.

Lorsqu'il revient à lui, il se rend compte que son interlocuteur le reconduit. Une main ferme lui pousse le dos. Elle le raccompagne vers l'ouverture qu'il n'aurait pas dû franchir.

Tandis qu'il demeure sur le trottoir, le rideau de fer finit lentement par se baisser. De l'intérieur, la voix qui lui parlait achève de clôturer le dialogue :

« Je ne suis malheureusement pour vous d'aucune utilité. Si c'est toujours votre intention, je vous invite à vous rendre au commissariat. »

Jules est mis dehors tandis qu'une pluie fine commence à tomber. La même voix, résonne. Elle tient à rajouter :

« Ou à l'asile psychiatrique ! »

Jules commence une marche automatique. Sans savoir comment, il finit par rentrer chez lui. Épuisé, il prépare sa valise. Il ne sait pas où se réfugier ; nulle famille qui le comprenne, pas d'ami dans le

quartier. Il sait juste qu'il prend la bonne décision tandis que crépite, dehors, un incendie qu'il a lui-même provoqué.

À nouveau pleine, sa boîte aux lettres part en fumée.

**SUITE ET FIN DANS LE RECUEIL**